

Les représentations de Rome chez les résidents et les voyageurs français après 1945

par *Olivier Forlin*

La capitale italienne a occupé une place éminente dans les imaginaires et, partant, dans les écrits, des résidents et des voyageurs français au cours des quinze années postérieures à la Seconde Guerre mondiale. Certes, Rome n'était bien évidemment pas la seule ville d'Italie à retenir l'attention des Français, qu'ils aient été voyageurs occasionnels ou résidents en Italie. Turin, Milan, Venise et Florence ont été fréquemment prises comme cadre des récits de voyages ou des reportages de journalistes¹. Toutefois, à la différence de ces villes, Rome a constitué une étape incontournable: son double statut de capitale politique de l'Italie et de centre religieux du monde catholique a inévitablement conduit tout journaliste dépêché en Italie afin d'observer l'actualité politique ou les affaires vaticanes à y séjourner. Par ailleurs, ce même statut en a fait une ville de résidence de plusieurs Français, qu'ils aient été correspondants – cette fois permanents – de quotidiens, ou qu'ils aient eu une fonction dans les différentes ambassades ou instituts français de la ville.

Aussi, les représentations de Rome construites par des voyageurs et des résidents français ont-elles été multiples. Toutefois, des tendances dominantes ont émergé, résultant de plusieurs facteurs: ils furent liés au poids d'héritages historiques s'inscrivant dans un temps long (les images de la Rome éternelle), ou à des legs plus récents (l'image de la Rome fasciste), ou bien au contexte historique (intérieur et international) auquel sont confrontées l'Italie et la France dans les années d'après-guerre, ou encore furent déterminés par le statut des observateurs (voyageurs ou résidents) et par leurs sensibilités politiques. C'est à l'examen de ces fondements de la construction des représentations de Rome qu'est dédié le début de cette étude; sont ensuite distinguées deux périodes au cours desquelles les images de Rome ont évolué de manière assez sensible: l'immédiat après-guerre qui s'est achevé en Italie avec les élections législatives du 18 avril 1948, et les années 1948-1960.

I
Les fondements de la construction
des représentations de Rome et des Romains

Les facteurs ayant influencé les contours des représentations de Rome relevèrent de plusieurs ordres de faits. Les premiers ont concerné le statut des résidents et voyageurs français qui furent des médiateurs culturels. Fonction essentielle car, en ce qui concerne l'immédiat après-guerre, l'Italie et sa capitale étaient méconnues en France. Les échanges informels entre Italiens et Français et la circulation des informations officielles sur la situation politique et militaire de Rome ont été rendus plus difficiles du fait de la guerre, en particulier au cours des années 1943-1945.

Les informations puis les échanges se sont progressivement rétablis après la libération de Rome début juin 1944 et surtout à la libération totale du territoire transalpin fin avril 1945. Ces années 1943-1945 inaugurent une période de sortie de guerre qui se prolonge en Italie jusqu'en 1947-1948 et se caractérise par des situations politiques et sociales dissemblables selon les grandes parties du pays². Dans ce contexte, les médiateurs culturels, forts d'une expérience romaine acquise, ont eu un rôle décisif pour faire connaître les réalités de la capitale au moyen d'articles dans la presse et via les récits de voyage. Ceux retenus pour cette étude ne sont pas des professionnels de la médiation culturelle à la différence des diplomates, attachés culturels ou directeurs d'instituts français à Rome. Journalistes, écrivains, intellectuels, amenés à séjourner à Rome pour des périodes limitées dans le temps, ou de manière plus durable dans le cas des résidents, ils étaient des médiateurs amateurs. Leur approche des réalités romaines ne devait rien à une formation académique ou à une fonction institutionnelle, mais tout aux contacts informels avec des journalistes, à une intégration dans des réseaux intellectuels romains, à un contact direct avec les réalités vécues par les autochtones. Si leur expertise de Rome était le fruit d'une expérience vécue, celle-ci était différente selon qu'ils fussent voyageurs aux séjours assez limités dans le temps ou résidents. Plus aboutie, l'expérience romaine des résidents les a conduits à s'immerger dans les réalités de la Ville éternelle qu'ils sont parvenus à cerner d'assez près. Les voyageurs ont davantage eu tendance à projeter sur Rome leurs préoccupations et à venir chercher là confirmation de l'idée qu'ils se faisaient de la ville avant leur départ.

Un autre facteur conditionnant la construction des images de Rome concerne à la fois le poids des héritages historiques et les pratiques françaises du voyage en Italie. Un clivage a assez nettement opposé les voyageurs avant tout préoccupés par le patrimoine historique de Rome et ceux qui

se sont inquiétés en priorité des questions politiques, socio-économiques et culturelles du temps présent. Ces deux types d'attitude, produisant des images très contrastées de Rome, se sont inscrits dans des pratiques du voyage engrainées dans la longue durée. L'historiographie s'est intéressée à une tradition du voyage en Italie, et à Rome en particulier, consistant à se focaliser sur le patrimoine et le cadre naturel. Le phénomène a été étudié par François Brizay³, Gilles Bertrand⁴ et Gilles Montègre⁵ pour la période moderne, par Philippe Gut⁶ et Pierre Milza⁷ pour le XIX^e siècle. Il s'est encore exprimé après la Seconde Guerre mondiale, particulièrement après 1948. Parallèlement, une autre pratique du voyage a consisté à s'intéresser aux réalités du présent, en particulier aux questions politiques et sociales. Si elle fut sans doute minoritaire, cette pratique a existé dès le XVIII^e siècle. Elle s'est amplifiée à la fin du XIX^e siècle: des voyageurs, politiquement de gauche, ont cherché à nouer des contacts avec des républicains ou des socialistes italiens et se sont interrogés sur la situation sociale et politique italienne⁸. Concernant les années 1920-1930, les recherches de Marie-Anne Matard-Bonucci et de Christophe Poupault ont montré que ce furent des journalistes, des écrivains et des intellectuels de droite, parfois d'extrême droite, qui, attirés à Rome par l'expérience du fascisme, ont questionné les réalités présentes et décrit la Rome fasciste sous des traits flatteurs. Les représentations de la Ville furent alors renouvelées, même si l'intérêt pour son patrimoine n'avait pas disparu des préoccupations de ces voyageurs⁹.

Après 1945, les deux pratiques ont coexisté. Les différences d'attitude ont alors été tributaires de deux phénomènes étroitement liés. La question de l'engagement politique en premier lieu: les voyageurs et résidents de gauche se sont davantage focalisés sur les Romains et les problèmes politiques et sociaux auxquels ceux-ci étaient confrontés, que sur Rome. Leurs homologues de droite furent, eux, davantage tournés vers les héritages historiques et le patrimoine culturel. Sur ce clivage s'est greffé le contexte de la politique italienne marqué par deux phases distinctes: la période de sortie de guerre – phase de longue durée et dissemblable selon les régions du pays – très influencée par les legs de la séquence historique de la guerre (destructions, crise économique et sociale, etc.), du fascisme et de la Résistance (héritages politiques, éthiques, mémoriels), et caractérisée par un climat de violence sociale, une forte instabilité et des enjeux politiques essentiels pour l'avenir du pays (construction d'un régime politique)¹⁰; les questions du présent ont bien évidemment été au cœur des préoccupations des Français qui séjournèrent alors à Rome. À cette phase qui s'est achevée avec les législatives d'avril 1948 a succédé une période de stabilisation du système politique (le régime et les majorités

au pouvoir), de reconstruction puis de croissance économique, de relatif apaisement sur le plan social dans une société en voie de transformation¹¹, d'éloignement des effets de la guerre et du fascisme dont des pans entiers de la mémoire collective ont été refoulés¹². Aussi, voyageurs et résidents se sont-ils davantage préoccupés de la Rome traditionnelle, reléguant à l'arrière plan les problèmes de l'heure.

Conditionnées par ces facteurs, les représentations de Rome construites par les Français évoluèrent nettement entre l'immédiat après-guerre et la période post-1948.

2 **Retrouver Rome et sonder ses forces de renouveau (1945-1948)**

Au cours de cette première période, la plupart des médiateurs culturels français se rendant à Rome – et dominant la production écrite sur la ville – étaient des journalistes et des intellectuels issus des milieux modérés (démocrates chrétiens) et de la gauche (liés au parti communiste ou indépendants). Ils se sont souciés tout d'abord de la physionomie de la ville, s'inquiétant des destructions infligées au patrimoine historique. Le séjour à Rome de Maurice Vaussard (1888-1978) au début 1945 s'est inscrit dans cette perspective. Proche des milieux démocrates chrétiens, il fut sous-directeur de l'institut culturel français de Milan entre 1914 et 1920, a noué de solides liens avec des intellectuels et des politiques italiens. Sous le fascisme, il est resté en contact avec des exilés antifascistes, en particulier Luigi Sturzo, le fondateur du parti populaire (PPI, ancêtre de la DC), et Carlo Sforza, un libéral démocrate. En 1945-1946, Vaussard avait été sollicité par le directeur du *Monde* Hubert Beuve-Méry pour être correspondant permanent du journal à Rome. Après hésitation, il déclina finalement la proposition. Ce fut lui, toutefois, qui informa le quotidien sur l'Italie pendant un an et demi. Il fut l'un des premiers journalistes à séjourner à Rome, en janvier 1945, pour les besoins d'un livre sur l'idée impérialiste italienne commencé sous l'Occupation¹³. Beuve-Méry lui demanda en même temps de ramener de son périple ses «impressions d'Italie» pour les publier dans *Le Monde*¹⁴. Dans son article, Vaussard a laissé transparaître une vive émotion à la vue des destructions:

Quiconque se rend actuellement en Italie et a connu ce pays au temps de la “douceur de vivre” – les hommes d’âge entendront par-là le début du siècle – éprouve de la peine à la reconnaître. Parce qu’elle a perdu son patrimoine artistique séculaire (dans la partie déjà libérée)¹⁵.

LES PRÉSENTATIONS DE ROME

Un peu plus loin dans l'article cependant, il s'est montré plus rassurant à propos de l'état de la ville, indiquant que «Rome, Sienne, Assise, sont presque intactes».

Sous la plume d'autres journalistes-intellectuels ayant redécouvert Rome en 1945-1946, le constat fut semblable à celui de Vaussard: après une vive inquiétude à propos des destructions, ils ont assez vite indiqué que la ville était quasiment intacte, à l'instar de deux collaborateurs de l'hebdomadaire issu de la Résistance et contrôlé par le parti communiste français *Les Lettres françaises*: Paul Bodin dans un article de juin 1945¹⁶, et George Adam (1908-1963, il fut rédacteur en chef des *Lettres françaises* entre 1945 et 1947) dans un texte de mai 1946¹⁷. Ce fut aussi la réaction de René Maheu lors de son séjour romain à l'occasion des élections du 2 juin 1946 dans l'article qu'il publia dans "Les Temps modernes", la revue dirigée par Jean-Paul Sartre¹⁸. Philosophe, futur directeur général de l'Unesco de 1961 à 1974, Maheu (1905-1975) était en effet un des «petits camarades» de Sartre et Simone de Beauvoir rencontrés à l'ENS¹⁹ et avec qui il participa aux *Temps modernes* en 1945-1947. La revue s'inscrivait alors dans une mouvance intellectuelle indépendante du PCF cherchant à concilier marxisme «savant» et philosophie existentialiste²⁰. Maheu appartenait à une tendance moins «révolutionnaire» que celle qui inspirait le noyau fondateur des *Temps modernes* (Sartre, Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty)²¹.

Aussi, rassérénés par l'état de Rome, ces premiers voyageurs-reporters se sont focalisés sur les conditions de vie des Romains. Le ton de leurs articles, empreint de gravité, a alors changé: ils ont unanimement insisté sur les difficultés du quotidien, notamment le chômage et la cherté des produits alimentaires. Pourtant, ont-ils constaté, à Rome comme dans toutes les grandes villes italiennes, il y avait une profusion de marchandises restées inaccessibles au plus grand nombre au regard de leur prix. Choqués par la situation, les journalistes-intellectuels ont décrit une misère sociale à Rome, relevée également à Naples, bien moins aiguë en revanche dans les villes du Nord. Cette misère était la source d'une dérive morale marquée par le développement du marché noir²², de la spéculation, et le recours au «métier de cirleur de bottes», symbole selon Vaussard «de l'humiliation d'un grand peuple qui par son "Risorgimento" a écrit l'une des plus belles pages de l'Histoire»²³. Janine Bouissounouse, qui vécut à Rome entre 1945 et l'automne 1947, a souligné dans son journal la «misère effroyable qui nous sautait aux yeux, qu'on surprenait où qu'on allât»²⁴. George Adam a relevé, lui, «un degré certain de démoralisation publique: du brigandage croissant, une prostitution qui étend ses ravages, des délinquants toujours plus nombreux parmi les jeunes»²⁵. De la même manière, René

Maheu a noté que «la mère vend sa fille, le frère la sœur: le prix se calcule principalement en cigarettes et en conserves américaines. Ces quelques faits dispensent de souligner la gravité de la crise sociale et morale qui accompagne la crise économique»²⁶. Paul Bodin a conclu son texte sur la «gravité nouvelle [qui] s'est donc abattue sur l'Italie»²⁷.

Même si Rome a été épargnée dans ses murs, la misère des Romains a terni ce qui contribuait à l'image traditionnelle de la ville.

Toutefois, tournant le dos à la fois à la Rome-monument et à la Rome fasciste, une partie des journalistes-intellectuels – ceux les plus engagés à gauche, qu'ils fussent membres du PCF ou indépendants du parti mais très marqués par le marxisme – furent progressivement moins sensibles aux difficultés du quotidien et cherchèrent à sonder les forces de renouveau abritées par Rome: les forces politiques, les courants intellectuels et la vie culturelle furent ainsi mis en relief dans des textes dessinant l'image d'une Rome sinon révolutionnaire, du moins synonyme d'effervescence politique et culturelle. Réel, ce dynamisme culturel fut amorcé dès les lendemains de la libération de la capitale en juin 1944²⁸.

Parmi ces médiateurs culturels de gauche, l'une des principales figures fut Janine Bouissounouse (1903-1977). Elle vécut deux ans à Rome avec son mari Louis de Villefosse, officier de marine, résistant, qui siégeait à la Commission alliée chargé de veiller à l'exécution des clauses de l'armistice avec l'Italie²⁹. Tous deux étaient des compagnons de route du PCF. Leur lieu de résidence se situait aux *Parioli* (au nord de Rome), quartier de diplomates et Janine Bouissounouse devait organiser chez elle des réceptions auxquelles étaient conviés des représentants des milieux diplomatiques et militaires. Elle fit connaissance des représentants de la France à Rome, dont l'ambassadeur auprès du Quirinal Alexandre Parodi (il l'invita à dîner au palais Farnese), Jacques Maritain, ambassadeur auprès du Vatican (il l'invita au palais Taverna), ou René Viellefond, conseiller culturel à l'ambassade de France. À propos des personnalités fréquentées au cours des réceptions, lors des conférences données à l'ambassade ou à Saint-Louis-des-Français, ou encore lors des messes auxquelles elle a assisté (dont une du Jeudi saint dite par Pie XII à la Chapelle Sixtine où fut réunie la haute société romaine), elle a écrit que cette Rome qu'«[elle] venai[t] de découvrir n'était pas celle qu'[elle] cherchai[t], c'était celle du monde noir, de la noblesse vaticane et d'une monarchie qui n'en avait plus que pour quelques jours». De même, elle préférait, à son quartier de résidence et à la «Rome de Pie XII», «sa» Rome, celle «du Panthéon, de l'Aventin et de Vélabre»³⁰.

LES PRÉSENTATIONS DE ROME

Ennuyée de devoir se plier aux règles institutionnelles, elle invita à ses réceptions, à côtés des officiels, des représentants de «l'Italie républicaine», soit des politiques et des intellectuels de gauche. Ce fut à l'origine par le biais de Paul Éluard qu'elle noua avec eux les premiers contacts. Invité fin avril 1946 par "l'Unità" à faire une conférence sur la poésie française au *Ritrovo*, un cercle littéraire de Rome, Éluard fut accueilli chez elle et son mari. Le couple participa le lendemain à un déjeuner auquel étaient conviés, autour d'Éluard, Palmiro Togliatti, Pietro Nenni (respectivement chefs du PCI et du PSI) et plusieurs intellectuels italiens. Voici ce qu'elle écrivit le jour de la conférence:

Nous étions enfin en Italie, non pas celle des ruines, des musées, des ambassades, mais celle qui reprenait vie. Nous voyions des hommes qui avaient lutté comme nous, contre le même ennemi, qui se posaient les mêmes problèmes que nous. Et, tout de suite, ces Italiens-là nous adoptèrent, nous firent promettre, avant de nous laisser partir, de venir déjeuner avec Paul le lendemain au Monte Carlo et naturellement nous y allâmes³¹.

Elle noua progressivement des relations dans plusieurs réseaux intellectuels de Rome, se liant en particulier à Ranuccio Bianchi Bandinelli, directeur de Beaux Arts et, à Florence, de la revue "Società" située dans la mouvance du PCI, lui-même membre du PCI et ancien résistant; c'était lui qui avait présenté Éluard lors de sa conférence. Éluard avait introduit Janine Bouissounouse à *la Margutta*, rue qui abritait des ateliers d'artistes (elle la compare à Montparnasse), dont celui du peintre sicilien Renato Guttuso ou celui de Carlo Levi, peintre et écrivain, auteur du *Christ s'est arrêté à Eboli* paru en 1945. Les deux artistes fréquentèrent les cocktails de Janine Bouissounouse, tout comme l'écrivain Ignazio Silone, ancien communiste alors engagé dans les rangs du PSI avant de participer à de petits partis sociaux-démocrates; ou encore Alberto Moravia, Alba de Cespèdes, etc.

Proche du PCF, Janine Bouissounouse était aussi liée à Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre; elle faisait paraître des articles sur l'Italie dans "Les Temps modernes". Les deux philosophes effectuèrent un séjour en Italie à la fin du printemps 1946. Après Milan, ils vinrent à Rome en juillet où Sartre donna deux conférences au centre culturel français et au *Ritrovo*. Ils furent accueillis par Janine Bouissounouse qui, en outre, organisa un dîner avec Ranuccio Bianchi Bandinelli et Carlo Levi³². Il fut question d'un numéro que Sartre voulait consacrer à l'Italie dans sa revue et qui parut à l'été 1947³³. Il avait obtenu la participation à Milan d'Elio Vittorini et de la rédaction de la revue dont il était le directeur,

“Il Politecnico”³⁴. Il souhaitait associer au projet Bianchi Bandinelli et la rédaction de “Società”, ainsi que Carlo Levi qui, lui, gravitait dans les milieux actionnistes (liés au parti d’Action, organisation de gauche non communiste). Janine Bouissounouse aida, à la demande de Beauvoir, à la préparation du numéro. Si la participation d’intellectuels actionnistes proches de Carlo Levi fut maintenue, de même que celle de Silone et Moravia, si un article de Bouissounouse fut publié (un extrait de son journal romain)³⁵, la contribution des communistes de “Società” fut annulée pour des raisons politiques: au printemps 1947, en ces débuts de guerre froide, la rédaction des “Temps modernes” s’était éloignée du PCF tandis que celle de “Società” avait fait l’objet d’un rappel à l’ordre de la part de Togliatti fin 1946³⁶. Le projet de Vittorini et de la rédaction du “Politecnico” fut, lui, retenu³⁷: l’écrivain était certes membre du PCI, mais sa revue restait indépendante.

Intégrée à des réseaux d’intellectuels romains, Janine Bouissounouse a parcouru et décrit les lieux de la ville où ceux-ci résidaient (*la Margutta*). Elle fit également la description de places et rues habitées ou fréquentées par le peuple de Rome à l’occasion de manifestations politiques (notamment à la veille des élections du 2 juin 1946)³⁸. Pour compléter les images de Rome qu’elle a construites et les espaces qu’elle a privilégiés, il faut mentionner les références au principal lieu de mémoire de la Résistance et du martyre de Rome, les fosses Ardéatines, situées en périphérie de la ville. Plus de 330 Italiens furent assassinés par les Allemands, le 24 mars 1944, en représailles à un attentat commis par des résistants à Rome, *via Rasella*, qui avait tué 30 soldats allemands. Outre la mention de sa visite du lieu dans son journal³⁹, elle a consacré au drame un essai paru en 1950, *Dix pour un*. Tournant résolument le dos à la Rome-monument et à la Rome fasciste, Janine Bouissounouse a construit l’image de ce qu’elle a baptisé «la Rome républicaine»: les représentations d’une Rome populaire et en pleine effervescence politique et culturelle.

Il convient toutefois de noter que ses observations sur les quartiers populaires sont demeurées relativement superficielles, Janine Bouissounouse ne paraissant pas parler suffisamment bien l’italien pour prétendre accéder à une connaissance approfondie de ce «peuple». De même, ses textes ne comportent pas de description témoignant d’une connaissance intime de *la Margutta*; Renato Guttuso et Carlo Levi ont été rencontrés chez elle, au cours des réceptions qu’elle organisait.

D’autres intellectuels de gauche ont écrit sur Rome en ces années 1946-1948 après un – généralement court – séjour dans la capitale et en ont construit des représentations semblables. Membres du PCF, ils étaient

à la recherche d'un marxisme souple et d'un communisme ouvert. Or, ils ont imaginé que le PCI était porteur de ces caractéristiques et que le marxisme des intellectuels italiens incarnait cette plasticité. Ils ont cru que Rome était susceptible de porter au pouvoir de manière légale, notamment lors des législatives d'avril 1948, l'alliance PCI-PSI du Front démocratique populaire. Rome et l'Italie ont un temps incarné l'espoir d'une autre voie (pacifique et légaliste) vers le socialisme. Ce furent des sentiments exprimés par Janine Bouissounouse. Réinstallée à Paris depuis l'automne 1947, elle couvrit les élections d'avril 1948 à Rome pour le journal "Libération". Or, elle a affirmé que «de France, la victoire du Front démocratique populaire semblait acquise», ce qui n'était pas le cas à Rome où «on tenait les démocrates chrétiens pour gagnants»⁴⁰. Roger Vailland⁴¹, Pierre Courtade⁴², Claude Roy⁴³, ou encore Dominique Desanti⁴⁴, tous communistes, ont exprimé des idées semblables. Le démenti fut cinglant le 18 avril 1948.

À travers ces images de Rome, c'était aussi, en contrepoint, l'image de Paris qui se profilait, flanquée d'un PCF arrimé à Moscou, bien moins ouvert sur les questions culturelles, bien plus dogmatique. Ce faisant, ces intellectuels eurent tendance à projeter sur l'Italie leurs espoirs d'un régime socialiste alternatif au modèle soviétique. En exagérant la souplesse du PCI et des milieux intellectuels de gauche, ils ont déformé les réalités politico-culturelles de Rome. Le PCI n'a pas été épargné par le durcissement idéologique de la guerre froide qui s'est esquisqué, comme en France, dès la fin 1946⁴⁵, et s'est manifesté par un brutal rappel à l'ordre par Togliatti de la rédaction de "Società", par de vives critiques adressées à celle du "Politecnico" et à Vittorini, ou par la diffusion en Italie du réalisme socialiste.

Les groupes intellectuels de la gauche indépendante ont partagé des analyses très proches. Le numéro italien des "Temps modernes", paru à l'été 1947, a vanté les mérites du marxisme et du communisme italiens, et ceux de la mouvance actionniste⁴⁶. Dans ses mémoires, Simone de Beauvoir a évoqué son séjour italien du printemps-été 1946, en compagnie de Sartre, dans des termes élogieux à l'égard des courants de gauche italiens⁴⁷. Fin 1947, Emmanuel Mounier, à la tête de la revue "Esprit" qui cherchait alors à concilier marxisme «savant» et philosophie personnaliste⁴⁸, s'est rendu en Italie pour y faire une tournée de conférences organisée par des intellectuels de Turin et d'Ivrée avec qui il avait noué des contacts depuis le début 1946⁴⁹. À Rome, il a été reçu par des communistes (sa conférence eut lieu dans le cadre des *Case della cultura* liées au PCI⁵⁰) et des catholiques de gauche (dont Giuseppe Glisenti) qui animaient la revue "Cronache sociali" lancée en 1947⁵¹. À son retour en France, une série d'articles sur l'Italie a paru dans "Esprit". Il a souligné dans l'un d'eux

la souplesse des communistes, et a mis en évidence la différence de ton entre la presse communiste et son homologue française, précisant que la première répugnait à l'invective quand la seconde injurait ses adversaires⁵². Dans un autre texte, il a affirmé: «Je viens de parcourir l'Italie. Je suis frappé de la différence de climat qui sépare, sur ce point, les deux pays. On croirait passer d'un univers à l'autre, d'une nation de fous à un peuple normal»⁵³. Or, ces textes ont été rédigés à la suite de son passage à Rome fin 1947, soit à un moment où le durcissement idéologique du PCI était pourtant tangible. Même si le récit de Janine Bouissounouse n'était pas à l'abri de la construction de représentations parfois déformées et si la Rome «populaire» qu'elle a décrite semble avoir été vue «d'en haut», sa qualité de résidente lui a permis d'acquérir une plus solide connaissance de Rome. Plus superficielle, l'expérience romaine des voyageurs-reporters a davantage été vécue par le filtre d'un horizon d'attente marqué du sceau de l'idéologie. Les images de Rome élaborées portèrent la marque de cette grille de lecture.

Quoi qu'il en soit, les écrits des journalistes-intellectuels de gauche sur l'Italie furent dominants en ces années 1945-1948. Un phénomène qui est la traduction de l'hégémonie idéologique exercée par la gauche en France dans les trois années qui suivirent la Libération marquée par une épuration assez sévère des milieux intellectuels⁵⁴. Cette situation contraste avec la période ouverte par les résultats des élections italiennes d'avril 1948.

3 Ressusciter la «Rome éternelle»

Le scrutin du 18 avril 1948 a été marqué par une victoire écrasante de la DC qui a bénéficié de son statut de rempart contre le communisme. L'Italie s'est alors stabilisée au centre-droit de l'échiquier politique et dans le camp occidental de la guerre froide. Aussi, les voyageurs français de gauche eurent tendance à se détourner de l'Italie tandis que ceux de droite, rassurés par cette évolution politique, ont effectué leur retour à Rome d'où ils ramenèrent des récits. Ce fut aussi le contexte français qui est à l'origine de ces mutations. Car le début de la guerre froide favorisa le redressement de la droite, politique comme intellectuelle: la création ou la réparation de plusieurs périodiques, dont les tirages augmentèrent rapidement, en témoignèrent.

Dans leurs récits, les voyageurs de droite ont exprimé un vif intérêt pour le patrimoine culturel de Rome. Écrivain, académicien (il fut élu en 1950), coutumier du voyage en Italie (il publia plusieurs récits sur l'Italie dans les années 1910 et 1920), Jean-Louis Vaudoyer (1883-1963) retourna

en Italie, pour la première fois depuis vingt ans, en 1948. Des extraits de son récit de voyage, *Italie retrouvée* (1951) furent publiés dans la “Revue des Deux-Mondes” entre 1949 et 1951. Son principal souci, dans chaque ville visitée dont Rome où il resta trois jours, fut l’état du patrimoine⁵⁵. Il s’inquiéta également des effets de modernité sur Rome, comme sur Venise. L’omniprésence de la foule, y compris en dehors des saisons touristiques, la croissance urbaine marquée à Rome par une forte extension de sa périphérie (les *borgate*), la destruction de quartiers et de bâtiments anciens sous le fascisme, ont été sous sa plume vivement critiquées:

Le bon plaisir d’un dictateur omnipotent a frappé Rome dans son corps et dans son âme... Là où les coups furent portés, les blessures sont inguérissables. Rien n’explique, sinon une primaire et puérile vanité, ce qui a été fait pendant «l’ère fasciste» autour du Capitole, autour du Palatin, autour des Forums, autour du théâtre de Marcellus et de Santa Maria in Cosmedin; et – attentat suprême, me dit-on – entre la piazza Pia et Saint-Pierre, de l’autre côté du Tibre. Dorénavant, une avenue béante qui a le noir uniformément brillant de l’ébonite et que jalonnent par centaines de niaises petites bornes de pierre neuve part de la place de Venise et file en ligne droite jusqu’au Colisée. [...]. Tout le quartier fidèlement indigène qui épaulait et masquait partiellement, à sa gauche, le monument de Victor-Emmanuel a été rasé et le sol qui le portait égalisé, aplani. Rien ne subsiste de la place du Foro Traiano⁵⁶.

Vaudoyer ne cesse de fustiger ces «grandes artères» dont l’immensité, paradoxalement, «fait que Rome semble à présent presque petite». Et l’auteur d’opposer à cette ville moderne le «vieux cœur de Rome» où il n’y a «aucun souci des proportions, de l’ensemble, de l’échelle»:

Ils [les monuments] surgissent devant vous brusquement, inopinément. On accède à la place Navone, à la place d’Espagne, au palais Farnèse, à la fontaine de Trevi par des sortes de couloirs... Ces coups de théâtre confèrent aux promenades dans Rome une charme d’aventure, une couleur de mystère qui fait durer le plaisir⁵⁷.

Dans un texte publié en juin 1954 dans “La Revue de Paris”, autre revue classée à droite et conçue sur le même modèle que la “Revue des Deux-Mondes”, Denise Bourdet (1892-1967)⁵⁸, avant de regretter l’afflux des touristes, les publicités murales défigurant les monuments, le bruit, la circulation automobile et celle des *vespe*, était frappée par la croissance de la banlieue qui rendait Rome méconnaissable:

Il y a vingt-cinq ans ce qui frappait encore le voyageur qui arrivait à Rome pour la première fois, c’était ce que Stendhal appelait la “solitude immense” qui s’éten-

dait à plusieurs lieues autour d'elle. [...] À présent, la campagne romaine est une banlieue ultra-moderne, dont les immeubles à sept étages se bousculent jusqu'à la villa Adriana, jusqu'à la villa Aldobrandini. Les fils à haute tension suivent ou enjambent la voie Appienne, de nombreux scooters sont appuyés contre les tombeaux où des statues mutilées veillent sur leurs ruines⁵⁹.

Ce type de discours dénonçant les menaces de la modernité sur la Ville éternelle est présent chez certains voyageurs-reporters de gauche. Ils ont fustigé en particulier l'afflux des touristes et l'essor de l'industrie touristique. Dans *La reine Albemarle*, rédigé lors de deux séjours en Italie à l'automne 1951 et au printemps 1952 et publié seulement en 1991, Sartre a ridiculisé l'attitude des touristes à Rome⁶⁰. Ce texte – resté inachevé, il est à la fois un récit de voyage, un essai, un roman, une étude historique⁶¹ – porte l'empreinte de la radicalisation politique de son auteur à la veille de devenir un quasi-compagnon de route du PCF. Eux aussi virulents sur ce terrain, des intellectuels membres du parti communiste ont ciblé le commerce lié au tourisme, les publicités agressives vantant les mérites des produits de consommation américains et masquant le passé prestigieux de Rome ou de Venise. Reflet de l'américanisation de l'Italie, le processus pervertit les centres historiques. Dans un reportage sur Rome écrit en 1949 dont le ton témoigne du durcissement idéologique de ces débuts de guerre froide, Hélène Parmelin (1915-1998), critique littéraire aux *Lettres françaises* et compagne du peintre Édouard Pignon, a opposé à la «vraie Italie», soit le pays de la misère, du travail et des luttes politiques, l'Italie du tourisme, défigurée par les affiches des films américains et celles de coca-cola qui représentent «une véritable entreprise d'obscurantisme», «tant elles sont hideuses et multiples»⁶².

Si les voyageurs de droite se sont focalisés sur le patrimoine de Rome, les Romains ne furent toutefois pas absents de certains récits. Non pour décrire leurs conditions de vie ou les problèmes sociaux. Mais pour mettre en relief leur appartenance à une Ville traditionnelle et leur attachement à des coutumes anciennes – ainsi Vaudoyer décrivant les habitants du *Trastevere*⁶³ – ou pour souligner leur fidélité au catholicisme, et leur attachement à une foi et à des pratiques religieuses ostentatoires. Car ces croyances et pratiques (familiarité avec le divin, rites démonstratifs, superstitions etc.) n'avaient rien, selon eux, à l'authenticité du sentiment religieux. Loin de les réprover ou de les moquer, ils les ont approuvées, estimant qu'elles étaient la source de la vitalité maintenue du catholicisme en Italie⁶⁴. C'est l'image de Rome comme conservatoire de la religion catholique qui s'est dessinée ici. Elle contraste avec les représentations de Rome véhiculées par de nombreux voyageurs français à la fin du XIX^e

siècle: choqués par les superstitions, par une piété ostentatoire, par une religiosité superficielle, relevées chez les Romains, ils opposaient alors la religion plus grave et digne des Français⁶⁵. Pareille mutation s'explique à la fois par le fait que la «question romaine», résolue depuis 1929, n'était plus après la Deuxième Guerre mondiale une raison d'exprimer, de la part des catholiques français, une quelconque rancœur à l'encontre de l'État italien. Et par le constat – amer – que certains voyageurs français ont fait du dynamisme maintenu de la religion catholique en Italie, alors qu'en France la déchristianisation poursuivait sa progression.

Le jugement des intellectuels de gauche concernant les questions religieuses à Rome ne fut à l'évidence pas identique. Janine Bouissounouse a été sensible à cet aspect, à la fois dans son journal et dans un article publié dans "Les Temps modernes" en 1949. Elle a été témoin, au cours de son séjour romain, de plusieurs manifestations religieuses; certaines l'ont étonnée, d'autres l'ont choquée, comme une cérémonie au cours de laquelle pèlerins et pénitents montaient à genoux la *Scala Santa* que le Christ a gravie le jour de sa Passion:

Spectacle fantastique de visages presque à ras du sol, tordus par la fatigue, crispés par un effort qui n'a plus rien d'humain. Ces culs-de-jatte se hissent, de marche en marche, à grands coups d'épaule, se calent, s'immobilisent, ajoutent un mot à la psalmodie, se déhanchent à nouveau, battent des coudes et progressent d'un degré avec un gémissement. Exténués, hagards, ils atteignent enfin la dernière marche et là... Et là c'est encore plus horrible. Là, un Christ est couché, rien qu'un corps détaché de sa croix, blasé et saignant, à peine plus grand qu'un nouveau né. Ces moitié d'hommes et ces femmes-troncs se penchent pour lui baisser les pieds et les mains, le front, le flanc, cherchant de la bouche les blessures. Certains se tapent la tête contre les dalles où il repose, certains font le geste de prendre le petit cadavre dans les bras. Un vieillard passe sa langue sur ses lèvres violettes, après lui un enfant s'incline et la mère a un sourire d'extase [...]. Quand je raconte la scène à Silone, il me dit que dans un village des Abruzzes [...] on suit le Chemin de la Croix avec la langue. Les langues s'écorchent et saignent, laissant par terre des traînées rouges⁶⁶.

L'atmosphère régnant dans les églises de Rome, faite de familiarité avec le divin, l'a surprise. Elle a pourtant épargné le peuple romain de ses critiques, soulignant au contraire l'authenticité de son attitude et sa bonhomie. Elle a stigmatisé, en revanche, les autorités ecclésiastiques coupables à ses yeux de pérenniser des formes de piété entretenant l'ignorance du peuple et favorisant son asservissement. Elle a également fustigé l'action caritative de l'Église car insuffisante à résorber la misère mais permettant aux classes privilégiées de soulager à bon compte leur conscience⁶⁷. Des jugements

que l'on retrouve sous la plume de Jean-François Revel (1924-2006), intellectuel français alors résident à Florence au milieu des années 1950, et auteur de *Pour l'Italie*. La publication de cet essai suscita de vives controverses dans la Péninsule eu égard à la virulence des critiques adressées aux autorités religieuses, politiques et sociales auxquelles l'auteur a reproché le conservatisme en matière de mœurs⁶⁸. Ce fut enfin le rôle politique de l'Église que Janine Bouissounouse dénonça: par exemple lors d'une manifestation de masse fin 1946 organisée par le Vatican pour riposter à une campagne de presse anticléricale, en réalité, selon elle, pour faire une démonstration de son influence politique⁶⁹. Ou encore au printemps 1948 lorsque l'Église s'engagea à fond aux côtés de la DC lors des législatives⁷⁰. Ainsi, à côté de «la Rome républicaine», «la Rome de Pie XII», soutien des forces socio-politiques conservatrices et de l'influence américaine en Italie, est apparue comme une représentation forte de la capitale italienne dans les écrits de Janine Bouissounouse.

Un dernier élément de l'image de Rome concerne les structures familiales et les mœurs des Romains. Si l'on trouve des observations sur la famille italienne dans les écrits de Janine Bouissounouse et dans l'essai de Jean-François Revel, c'est toutefois Jean d'Hospital qui a fait figure de spécialiste de ces questions. Correspondant permanent du "Monde" à Rome entre 1946 et 1962, il a publié, à la veille de son départ définitif de Rome, un essai sur la capitale dans lequel il a livré une analyse précise des mentalités, des pratiques sociales et culturelles des Romains. Le livre, sans doute rédigé à partir des notes prises par l'auteur au fur et à mesure de son long séjour romain, porte sur la période 1950-1962. Or, il a décrit des structures et des mœurs extrêmement traditionnelles. Insistant sur l'attachement à la famille⁷¹, il a évoqué la famille romaine comme «un clan nettement délimité dans la communauté», précisant que «sa structure englobe tous les parents dans un contrat tacite pour la bonne et la mauvaise fortune»⁷², et en a souligné les inconvénients: «coalition de sentiments et d'intérêts», «association d'égoïsmes» etc. Il a pointé, à l'instar de Jean-François Revel, les problèmes induits par la législation sur le mariage. L'interdiction religieuse du divorce a été avalisée par la législation républicaine du fait de l'intégration dans la Constitution des accords de Latran en 1947. Une législation source d'inadaptation de la société romaine – et italienne – au monde moderne. D'Hospital comme Revel ont même parlé de «crise» de la famille.

D'autant que la situation s'est accompagnée d'un statut d'infériorité des femmes: soumission morale au père puis au mari, doublée d'une subordination légale (la loi prévoyait une peine de prison en cas d'adul-

tère des femmes). Ainsi, «carcan de fer pour l'homme» malgré les droits qui lui sont reconnus, le mariage était «une geôle pour la femme», selon d'Hospital⁷³. Enfin, le problème de la condition juridique des femmes avait un effet sur les mœurs sexuelles, les filles étant éduquées uniquement en vue du mariage et toute relation sexuelle avant le mariage étant prohibée. L'âge au mariage des Romains se situant autour de trente ans, d'Hospital a parlé de «drame» à propos du refoulement sexuel auquel étaient réduits les jeunes adultes⁷⁴, tandis que Revel a utilisé la formule de «régime sexuel de privation»⁷⁵. Aussi, dans leurs essais, les deux auteurs ont contredit deux idées reçues à propos de Rome: celle qui fait de la capitale le lieu de l'amour-passion⁷⁶, association que Jean d'Hospital a qualifié de «mensonge intégral». Celle, d'autre part, qui voit en Rome un lieu de dépravation sexuelle pour les jeunes adultes. Jean d'Hospital, dont l'essai a paru en 1962 (donc peu après la sortie, en 1960, de *La Dolce Vita*), avait en tête les images de Rome véhiculées par le film de Fellini, dont il a dit n'avoir jamais été le témoin ni entendu parler⁷⁷.

Si les voyageurs et résidents français ont élaboré des images de Rome très diverses, des tendances dominantes se sont manifestées, avec un intérêt accru pour les Romains et les problèmes de l'heure dans l'immédiat après-guerre, puis un retour en grâce du regard, prioritaire sans être exclusif, sur la Rome-monument. Décisifs pour expliquer ces attitudes furent le poids de la séquence historique précédente (guerre, fascisme et Résistance), les enjeux politiques – encore ouverts – de ces années de sortie de guerre, enfin le statut des voyageurs et des résidents ainsi que leurs engagements politiques. Après 1948, les héritages d'un passé bien plus lointain, tant ceux du patrimoine historique que celui des pratiques du voyage à Rome, ont réorienté le regard sur Rome des voyageurs français, dans un contexte politique il est vrai tout autre que celui des années 1945-1948. Toutefois, une caractéristique commune à propos des représentations de Rome a traversé les écrits de l'immédiat après-guerre comme ceux de la période suivante: la tendance de leurs auteurs à projeter sur la capitale italienne leurs préoccupations «françaises»: espoirs révolutionnaires d'un côté, recherche de la Rome éternelle de l'autre.

Note

1. Les villes du Sud (Naples essentiellement) et de Sicile sont peu parcourues au début de notre période; elles tendent cependant à l'être davantage à partir des années 1950, le *Mezzogiorno* exerçant une attraction croissante sur les voyageurs français.

2. G. Crainz, *L'ombra della guerra. Il 1945, l'Italia*, Donzelli, Roma 2007. Sur la situation de Rome et celle des régions méridionales en 1943-1945, voir N. Gallerano (a cura di), *L'altro dopoguerra. Roma e il Sud, 1943-1945*, Franco Angeli, Milano 1985.

OLIVIER FORLIN

3. F. Brizay, *Touristes du Grand siècle. Le voyage d'Italie au XVII^e siècle*, Belin, Paris 2006.
4. G. Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e-début XIX^e siècle*, École Française de Rome, Roma 2008.
5. G. Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe 1769-1791*, École Française de Rome, Roma 2011.
6. P. Gut, *Les stéréotypes dans les récits de voyage en Italie (1830-1880)*, dans "Franco-Italica", 8, 1995, pp. 55-65.
7. P. Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, École Française de Rome, Roma 1981, 2 voll., pp. 353-476.
8. *Ibid.*
9. M.-A. Matard-Bonucci, *Intellectuels français en Italie fasciste*, dans A. Dulphy, Y. Léonard et M.-A. Matard-Bonucci (dirs.), *Intellectuels, artistes et militants. Le voyage comme expérience de l'étranger*, Peter Lang, Berne 2009, pp. 29-47. C. Poupault, *Les voyages d'hommes de lettres en Italie fasciste. Espoir du rapprochement franco-italien et culture de la latinité*, dans "Vingtième siècle", 104, 2009, pp. 67-79; Id., *De l'Italie "éternelle" à l'Italie "nouvelle". Une image renouvelée de la Péninsule par les voyageurs français sous le fascisme*, dans "Laboratoire italien", 13, 2013, pp. 257-78; Id., *À l'ombre des faisceaux. Les voyages français dans l'Italie des chemises noires (1922-1943)*, École Française de Rome, Roma 2014.
10. Crainz, *L'ombra della guerra*, cit.
11. G. Crainz, *Storia del miracolo italiano*, Donzelli, Roma 1997; Id., *Les transformations de la société italienne*, dans "Vingtième siècle, Revue d'histoire", 100, 2008, pp. 103-13.
12. M. Battini, *Peccati di memoria: la mancata Norimberga italiana*, Laterza, Roma-Bari 2003; Id., *Sins of memory: Reflections on the lack of an Italian Nuremberg and the administration of international justice after 1945*, dans "Journal of Modern Italian Studies", 9, 3, 2003, pp. 349-62. Voir aussi E. Gentile, *L'héritage fasciste entre mémoire et historiographie. Les origines du refoulement du totalitarisme dans l'analyse du fascisme*, dans "Vingtième siècle, Revue d'histoire", 100, 2008, pp. 51-62. L. La Rovere, *L'eredità del fascismo. Gli intellettuali, i giovani e la transizione al postfascismo, 1943-1948*, Bollati Boringhieri, Torino 2008.
13. Lettres de M. Vaussard à H. Beauve-Méry, des 22 et 27 décembre 1944, Archives Beauve-Méry, "Correspondance avec les collaborateurs occasionnels du *Monde*, 1944-1969" (BM 116), Centre d'Histoire de Sciences-Po/FNSP.
14. Lettre de M. Vaussard à H. Beauve-Méry, du 18 mars 1945, réf. citées.
15. M. Vaussard, *Le nouveau visage de l'Italie*, dans "Le Monde", 31 mars 1945.
16. P. Bodin, *L'héritage de Mussolini*, dans "Les Lettres françaises", 58, 2 juin 1945, p. 6.
17. G. Adam, *Le levain dans la pâte*, dans "Les Lettres françaises", 108, 17 mai 1946, pp. 1-3.
18. R. Maheu, *Italie nouvelle ou les incertitudes de la liberté*, dans "Les Temps modernes", 10, juil 1946, pp. 63-89.
19. J.-F. Sirinelli, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Fayard, Paris 1995, pp. 45 et 80.
20. T. Judt, *Un passé imparfait. Les intellectuels en France 1944-1956*, Fayard, Paris 1992, pp. 93-119; Id., *Le Marxisme et la gauche française*, Hachette, Paris 1987, pp. 179 et suiv.
21. Voir Ch. Martin, *À la naissance des Temps modernes*, dans "La Revue des revues", 26, 1999, pp. 3-28; A. Boschetti, *Sartre et «Les Temps modernes». Une entreprise intellectuelle*, Éd. de Minuit, Paris 1985.
22. Sur cette question, voir l'article de T. Lombardo, *Il mercato nero a Roma*, in Gallerano (a cura di), *L'altro dopoguerra*, cit.
23. Vaussard, *Le nouveau visage de l'Italie*, cit.
24. J. Bouissounouse, *La nuit d'Autun. Le temps des illusions*, Calmann-Lévy, Paris 1977, p. 145.

LES PRÉSENTATIONS DE ROME

- 25. Adam, *Le levain dans la pâte*, cit., p. 3.
- 26. Maheu, *Italie nouvelle*, cit., p. 85.
- 27. Bodin, *L'héritage de Mussolini*, cit.
- 28. Crainz, *L'ombra della guerra*, cit.
- 29. Voir l'article de L. Piccioni, *Roma e gli alleati. Solo il primo gradino di un lungo dopoguerra*, in Gallerano (a cura di), *L'altro dopoguerra*, cit.
- 30. Bouissounouse, *La nuit d'Autun*, cit., pp. 135 et 141.
- 31. Ivi, p. 160.
- 32. *Ibid.* Voir aussi S. de Beauvoir, *La force des choses*, Gallimard, Paris 1963, vol. 1, p. 137.
- 33. "Les Temps modernes", 23-24, août-sept. 1947.
- 34. O. Forlin, *Médiation culturelle, débats et affrontements idéologiques après 1945. La réception de l'œuvre d'Elio Vittorini par les intellectuels français*, dans "Revue d'histoire moderne et contemporaine", 53-3, juillet-septembre 2006, pp. 77-99.
- 35. J. Bouissounouse, *Il popolo di Roma*, dans "Les Temps modernes", 23-24, août-sept. 1947, pp. 488-504.
- 36. N. Ajello, *Intellettuali e PCI. 1944-1958*, Laterza, Roma-Bari 1997 (1^{re} éd. 1979), pp. 72-3.
- 37. Le projet élaboré par Vittorini est reproduit dans le volume de sa correspondance, *Gli anni del «Politecnico». Lettere, 1945-1951*, Einaudi, Torino 1977, pp. 419-20.
- 38. Voir la description qu'elle fit de la *Piazza del Popolo*: Bouissounouse, *La nuit d'Autun*, cit., p. 162.
- 39. Ivi, pp. 174-6.
- 40. Ivi, p. 188.
- 41. R. Vailland, *Impressions d'Italie*, dans "Action", 88, 10 mai 1946, pp. 8-9.
- 42. P. Courtade, *Vues de Rome*, dans "Action", 150, 15 août 1947, pp. 8-9. P. Courtade, R. Vailland, *La procession de Varese*, dans "Action", 185, 14-20 avril 1948, pp. 8-9.
- 43. C. Roy, *Nous*, Gallimard, Paris 1972, pp. 201, 253-4.
- 44. De passage à Rome lors du v^e congrès du PCI en décembre 1945-janvier 1946, elle eut l'opportunité d'interviewer Togliatti. Voir D. Desanti, *Les Stalinis. Une expérience politique (1944-1956)*, Fayard, Paris 1975, pp. 65-7.
- 45. M. Lazar, *Maison rouges. Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours*, Aubier, Paris 1992, pp. 60-2.
- 46. Voir la "Présentation" du numéro italien des "Temps modernes", 23-24, août-sept. 1947, pp. 193-8.
- 47. de Beauvoir, *La force des choses*, cit., pp. 145-7.
- 48. M. Winock, "Esprit". Des intellectuels dans la cité, 1930-1950, Seuil, Paris 1996, pp. 375 et suiv. Goulven Boudic, *Esprit 1944-1982. Les métamorphoses d'une revue*, IMEC, Paris 2005, pp. 49-67.
- 49. Dans le groupe de Turin figuraient, entre autres, le philosophe Felice Balbo qui entra en contact avec Mounier dès février 1946: lettre de F. Balbo à E. Mounier du 15 février 1946, Archives *Esprit*, "Correspondance générale avec l'Italie, 1946-1953" (ESP2-CI-02-02), Institut Mémoires de l'Édition contemporaine. Le groupe d'Ivrée appelé *Comunità* avait été fondé par le chef d'entreprise mécène Adriano Olivetti: lettre d'A. Olivetti à E. Mounier, du 13 février 1946, réf. citées.
- 50. Lettre de F. Balbo à E. Mounier, du 29 août 1947. Lettre de Mario Ferro à E. Mounier, du 26 septembre 1947, réf. citées.
- 51. Lettre de G. Glisenti à E. Mounier, du 28 octobre 1947, réf. citées.
- 52. E. Mounier, *Lignes de force d'un personnalisme italien*, dans "Esprit", 141, janv. 1948, pp. 14-23.
- 53. E. Mounier, *Délivrez-nous*, dans "Esprit", 141, janv. 1948, pp. 133-9.

OLIVIER FORLIN

54. P. Ory, J.-F. Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l’Affaire Dreyfus à nos jours*, A. Colin, Paris 1986, pp. 143-54. Voir aussi Judt, *Un passé imparfait*, cit.
55. J.-L. Vaudoyer, *Italie retrouvée*, Hachette, Paris 1951, p. 9.
56. Ivi, p. 183.
57. Ivi, p. 182.
58. Épouse d'Édouard Bourdet qui fut administrateur de la Comédie française de 1936 à 1940, elle est aussi la belle-mère de Claude Bourdet, résistant dans le mouvement Combat, après-guerre journaliste à *Combat* puis à *L’Observateur*.
59. D. Bourdet, *Images de Rome*, dans “La Revue de Paris”, 110, juin 1954, pp. 129-30.
60. J.-P. Sartre, *La reine Albemarle ou le dernier touriste*, Gallimard, Paris 1991, pp. 41-50.
61. Sur les dates, les conditions de la rédaction et la nature de ce texte, voir M. Contat, *Autopsie d’un livre inexistant: La Reine Albemarle ou le Dernier touriste*, in <http://www.item.ens.fr/index.php?id=172593>; mis en ligne le 11 juin 2007.
62. H. Parmelin, *Italie de juillet*, dans “Les Lettres françaises”, 228, 1^{er} déc. 1949, p. 4.
63. Vaudoyer, *Italie retrouvée*, cit., pp. 238-41.
64. Voir F. Mauriac, *Paroles à Florence*, dans “La Table Ronde”, 31, juil 1950, p. 24.
65. Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle*, cit., p. 375.
66. J. Bouissounouse, *Histoires romaines*, dans “Les Temps modernes”, 48, oct. 1949, p. 690.
67. J. Bouissounouse, *Il popolo di Roma*, dans “Les Temps modernes”, 23-24, août-sept. 1947, pp. 492-3.
68. Julliard, Paris 1958. Sur son séjour en Italie, la rédaction et la publication de *Pour l’Italie*, voir Jean-François Revel, *Mémoires. Le voleur dans la maison vide*, Plon, Paris 1997, pp. 271-305.
69. Bouissounouse, *Histoires romaines*, cit., p. 680.
70. Voir J.-D. Durand, *L’Église catholique dans la crise de l’Italie (1943-1948)*, École Française de Rome, Roma 1991, pp. 641 et suiv.
71. De même, J.-F. Revel a parlé de «familialâtrie» (*Pour l’Italie*, cit., p. 45). Janine Bouissounouse, à propos de l’attachement à la famille à Naples, a évoqué la permanence d’un vieil «esprit féodal» (*L’Italie féodale*, dans “Les Temps modernes”, 54, avril 1950, pp. 1903-5).
72. J. d’Hospital, *Rome en confidence*, Grasset, Paris 1962, p. 223.
73. Ivi, pp. 225-9.
74. Ivi, p. 221.
75. Revel, *Mémoirs*, cit., p. 77.
76. Ivi, pp. 79 et 170-1.
77. d’Hospital, *Rome*, cit., p. 221.

Studi e ricerche

